

De l'éducation

Stirner, Max, Paris : Spartacus, 1974 (1842), 104 p.

Le faux principe de notre éducation

Le problème scolaire est un problème vital. 27¹

La culture, en tant que force, élevait son détenteur au-dessus des humbles qui en étaient dépourvus et l'homme cultivé jouait le rôle du fort, du puissant, de celui qui en imposait car c'était une autorité. Mais la Révolution fit voler en éclats cette économie de maître à serviteur et posa le principe : « Que chacun soit son propre maître ». 28

Comprendre le passé tel que l'enseigne l'Humanisme et comprendre le présent, ce qui est le but du Réalisme, ne mène qu'à dominer le *temporel*. Seul l'esprit conscient de *soi* est *éternel*. 31

Le savoir authentique trouve son achèvement en cessant d'être Savoir et en redevenant un simple désir instinctif de l'homme : la Volonté. Le Savoir, sous une forme nouvelle, se manifeste et se recrée en volonté dans toutes nos actions. 35

Si notre époque, après avoir conquis la *liberté de pensée* désire la parfaire en *liberté de volonté*, l'objectif final de l'éducation ne peut plus être le *Savoir*, mais le *Vouloir* né du Savoir.

La vérité même de l'homme n'est rien d'autre que la révélation de sa nature propre et pour cela il lui faut se découvrir lui-même, se débarrasser de toute autorité, reconquérir sa naïveté. L'école ne forme pas d'hommes aussi foncièrement *vrais* ; s'il y en a cependant, c'est bien *malgré* l'école. En réalité, si l'école nous permet de maîtriser les objets et, au besoin, de nous maîtriser nous-mêmes, elle ne fait pas de nous des êtres libres. 36

L'enseignement se limite aux seuls aspects formel ou matériel et, tout au plus, conjugue les deux, parce qu'il ne recherche pas la vérité et n'essaie pas d'éduquer des hommes vrais.

En pédagogie, comme dans d'autres domaines, la liberté n'a pas droit de cité, notre faculté d'opposition ne peut pas s'exprimer ; on ne veut que de la soumission.

La vie scolaire n'engendre ainsi que des philistins². Nous avons pris l'habitude, dans notre enfance, de nous résigner à tout ce qui nous était imposé : de même, plus tard, nous nous résignons et nous adaptons à notre époque, nous en devenons les serviteurs, ce qu'il est convenu d'appeler de bons citoyens. 37

La plus haute mission de l'homme n'est pas de se cultiver, de se civiliser, mais de tendre à son propre épanouissement. Aussitôt que l'homme met son point d'honneur à se sentir, à se connaître, à se réaliser, il s'efforce de mettre fin à son ignorance car celle-ci fait obstacle à la connaissance de soi. Si l'idée de liberté s'éveille chez l'homme, une fois libre, il ne cesse de se libérer ; mais s'il n'est que *cultivé*, il s'adaptera aux circonstances en personne *hautement cultivée et raffinée* et ne sera plus qu'un serviteur à l'âme soumise. 38

¹ Le nombre en italiques indique le numéro de la page.

² Ignorant, fat, bétotien (*Wiktionnaire*).

Le souci de préparer à la vie pratique ne forme que des *hommes à principes* qui agissent et pensent selon des *maximes*, mais non des hommes *ayant leurs [propres] principes* ; elle forme des esprits *respectueux des lois* et non des esprits *libres*.

Les caractères *éternels* dont la fermeté n'est que le flux inlassable de leur auto-crédation toujours renouvelée, qui ne sont éternels que parce qu'ils se créent eux-mêmes à chaque instant et parce que le caractère *temporel* de chacune de leurs manifestations est fondé sur la fraîcheur et l'activité créatrice, toujours jeunes et jamais flétries, de leur esprit éternel : de tels caractères ne sont pas le fruit de cette éducation-là. En mettant les choses au mieux, dire d'un caractère qu'il est sain, c'est dire seulement qu'il est rigide. S'il veut parvenir à son achèvement, il faudra qu'il *souffre*, frémisses et palpites dans la passion bienheureuse d'un rajeunissement et d'une renaissance sans trêve. 39

La misère de notre éducation jusqu'à nos jours réside en grande partie dans le fait que le *Savoir* ne s'est pas sublimé pour devenir *Volonté*, accomplissement de soi, pratique pure. La plupart des futurs enseignants sont le vivant exemple de cette triste orientation. On leur a magnifiquement rogné les ailes : à leur tour de les rogner ! On les a dressés, à leur tour de dresser !

La pédagogie ne peut plus partir de l'idée de civiliser, mais de celle de développer des personnes libres, des caractères souverains.

L'entêtement et l'indiscipline de l'enfant ont autant de droits que son désir de savoir. Qu'on suscite aussi cette force naturelle de la *Volonté* : l'*opposition*. Si l'enfant n'apprend pas à prendre conscience de soi, il n'apprend pas le plus important.

Celui qui est un homme complet n'a pas besoin d'être une autorité. 40

Bien faible celui qui doit recourir à l'autorité et bien coupable celui qui croit corriger l'insolent en se faisant craindre ! Exiger la crainte et le respect, ce sont là principes pour l'époque révolue du style rococo.

Nos écoles reposent encore sur le principe du *Savoir sans Volonté*. Le nouveau principe est celui du *Vouloir*, sublimation du *Savoir*. Donc pas de « *concordat* entre l'école et la vie » : nous voulons que l'école soit la vie et que, par là, le devoir de l'individu soit de se révéler à lui-même. La culture générale dispensée par l'école doit être une éducation pour la liberté et non pour la soumission.

L'éducation pratique prépare à être chez soi dans un monde donné, l'éducation libre et personnelle à être chez soi dans soi-même. 41

Nous avons besoin désormais d'une éducation *personnelle* (et non pas d'imprimer dans les esprits une orientation morale). Si l'on veut qualifier ceux qui suivent ce principe, je propose qu'on les appelle *personnalistes*. 42

Les lois de l'école

Le maître est fait pour l'élève. [Lorsque l'élève est fait pour le maître], l'*insubordination* [de l'élève] est interdite, la *soumission* est ordonnée. Cette interdiction et cet ordre forment la loi de l'*obéissance*. 57

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.

Max Stirner est le pseudonyme de Johan Caspar Schmidt, né en 1806, à Bayreuth.

On le considère comme le fondateur et le théoricien de l'anarchisme individualiste, bien qu'il ait lui-même toujours refusé le qualificatif d'anarchiste. Il est l'auteur d'un "livre-comète", *L'Unique et sa propriété*, qui connut un grand retentissement à sa sortie. Sa philosophie est un réquisitoire contre toutes les puissances supérieures auxquelles on se soumet contre son intérêt ; il exhorte chacun à s'approprier ce qui est en son pouvoir. Tombé dans la misère, il est poursuivi par ses créanciers et ira deux fois en prison. Il meurt le 26 juin 1856 à Berlin.

L'Unique et sa propriété

L'introduction du livre s'intitule « *Je n'ai basé ma Cause sur rien* ». Le livre est divisé en deux parties (« L'homme » et « Moi »), et il se termine par une conclusion dénommée « L'Unique ».

Dans la première partie, il analyse les diverses formes de soumission que subit « l'individu ». Stirner proclame que les religions et les idéologies se fondent avant tout sur des superstitions. Ainsi, le nationalisme, l'étatisme, le libéralisme, le socialisme, le communisme ou encore l'humanisme sont dénoncés comme des superstitions, des idées auxquelles on se soumet contre son intérêt. Stirner, comme le dira Camus, « fait place nette », et le Dieu chrétien, l'Esprit hégélien, l'État, l'Homme de Feuerbach et des humanistes sont ainsi dénoncés comme autant de fantômes, comme des idées sans corps ni vie, toujours distincts de l'Unique, comme des idoles s'opposant à la suprématie de l'Unique. Stirner se dresse contre toutes les doctrines, tous les dogmes qui exigent le sacrifice de l'individu à une cause prétendue supérieure à lui-même.

Dans la seconde partie, Stirner veut rendre à l'homme sa liberté et restaurer la souveraineté et l'autonomie de l'Unique. Ainsi, Stirner prône l'égoïsme total, en faisant de tout sa propriété, en se plaçant au dessus de tout : « *pour Moi, il n'y a rien au-dessus de Moi* ». L'égoïsme, souvent condamné par la morale et notamment le christianisme, souvent employé péjorativement, est transformé par Stirner en quelque chose d'honorable et de sain dont on a pas à avoir honte. Le Moi unique de Stirner n'est pas une pensée, il est inaccessible à la pensée, il est indicible. L'Unique est souverain, il ne s'aliène à aucune personne ni aucune idée, il considère l'ensemble du monde comme sa propriété dans le sens où il s'approprie tout ce que son pouvoir lui permet de s'approprier ; ainsi, tout ce qui n'est pas lui, le reste du monde, n'a, pour lui, que la vocation d'être son « aliment ». On a souvent vu dans l'Unique de Stirner un individu incapable de toute vie en société ; on notera cependant que Stirner consacre un long passage sur ce point, où il aborde la question des rapports de l'Unique avec les autres. À la différence des rapports classiques de la société, rapports forcés et placés sous le signe de la soumission à la loi, à l'État, Stirner envisage une forme d'association libre, auquel nul n'est tenu, une association d'égoïstes où la cause n'est pas l'association mais celui qui en fait partie ; cette association n'est pas, pour l'Unique, une soumission, mais une multiplication de sa puissance. De plus, l'association qu'il envisage est éphémère, ne dure que tant que ceux qui en font partie y trouvent leur compte.

(Extraits de Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Max_Stirner)